

L'essai : fenêtre privilégiée de l'exil républicain espagnol¹

Ricardo TEIADA

En 1986, de retour de son exil et enfin en Espagne, José Ferrater Mora, l'auteur du *Diccionario de Filosofía*, intitulait : *Ventana al mundo* (Fenêtre sur le monde)² un recueil d'essais qu'il venait d'écrire. Dans sa préface, il déclarait que cet ensemble d'articles « était comme une fenêtre » : « Je me penche à ma fenêtre et ainsi, je regarde le monde »³. À certains égards, en effet, l'essai est une sorte de machine textuelle bipolaire, dont la face intérieure se trouve du côté du moi, de la subjectivité, et la face extérieure se situe du côté du monde. L'essai est une loupe, une lentille qui permet de regarder mieux les recoins les plus intimes de l'âme et les aspects les plus variés du monde. Il faudrait compléter les propos de Ferrater en disant que l'essai est une fenêtre susceptible de devenir, quelque fois, presque transparente, parfois translucide, voire opaque. Mais, tout cela par rapport à quoi ? Par rapport à la société du pays natal de l'écrivain, certes, mais pas forcément par rapport au monde ou au sujet. *La redención de las provincias*⁴, de José Ortega y Gasset, est un essai politique qui se veut réformateur, et qui dresse un tableau assez juste, bien que subjectif, de la situation des provinces par rapport au pouvoir central, à la fin des années vingt en Espagne. *La cruz de la monarquía*⁵ de José Luis Aranguren, est aussi essai politique qui donne le point de vue d'un intellectuel catholique de gauche sur l'avenir de la monarchie en Espagne, à l'aube de la transition démocratique, et qui est assez clair et lucide sur les perspectives du nouveau régime qui s'annonce. *A contrario*, un essai comme *Ismos* de Ramón Gómez de la Serna fournit davantage de pistes sur les affinités et les goûts de son auteur que sur le devenir réel des avant-gardes artistiques qu'il évoque⁶. Enfin, les essais de Miguel de Unamuno « Soledad » ou « ¡Adentro ! » sont les textes du repli spirituel d'un

1. Une version espagnole augmentée de cette contribution a été publiée en 2010 sous le titre « El ensayo : ventana sin par del exilio republicano español », dans Antolín Sánchez Cuervo et Fernando Hermida de Blas (coord.), *Pensamiento exiliado español. El legado filosófico del 39 y su dimensión iberoamericana*, Madrid, Biblioteca Nueva / CSIC, 2010.
2. José Ferrater Mora, *Ventana al mundo*, Barcelona, Anthropos, 1986.
3. *Ibid.*, p. 10.
4. José Ortega y Gasset, *La redención de las provincias y la decencia nacional* (1930), *Obras Completas*, tome IV, (1926-1931), Madrid, Taurus / Fundación Ortega y Gasset, 2004-2010, p. 671-749.
5. José Luis L. Aranguren, *La cruz de la monarquía española actual*, (1974) *Obras Completas*, vol. 4, *Moral, sociología y política*, Madrid, Trotta, 1996, p. 348-389.
6. Ramón Gómez de la Serna, *Ismos*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1931.

intellectuel fin de siècle, revenu du positivisme et déçu du socialisme⁷. Ces essais parlent davantage d'Unamuno – un Unamuno «de chair et d'os», ou de chair et, surtout, d'âme – plutôt que de la société de son époque.

À l'opposé, les essais produits par les exilés républicains ne disent pas grand chose sur la société espagnole effective, très lointaine dans un certain sens. L'ancrage politique, l'ancrage dans la cité n'existant pas – l'exilé habite dans l'air, comme le dit Juan Rejano⁸ – ces essais paraissent introspectifs ou rêveurs, alors qu'en réalité ils cherchent souvent une nouvelle attitude, très moderne, visionnaire et intimiste, planétaire et personnelle. L'essayiste exilé a du mal à accomplir pleinement sa tâche d'intellectuel qui l'accompagne depuis la fin du XIX^e siècle. Il ne peut ni répondre publiquement au défi immédiat de l'événement, ni guider son public vers le sens de cet événement. L'exilé est détaché de son pays, de son peuple ; bien plus, il est brutalement déraciné de son public, arraché à ses lecteurs. Il peut se positionner par rapport à telle grève ou à telle peine de mort, mais sans effet immédiat, ni même à moyen terme, sur l'opinion publique de son pays. Il est à l'écoute de ces tristes nouvelles, mais, quand bien même il pourrait recueillir sur place tous les éléments du problème, sa parole ne pourra jamais être réellement opérante. Il a beau signer des manifestes ou écrire des analyses de la situation, il ne pourra pas tenir pleinement son rôle de meneur, de guide, de conscience morale, surtout pendant les années quarante et cinquante. L'exilé habite constamment le sens de l'exil, il est sur les «nuages» de l'exil. C'est un sens englobant, diffus, étiré, qu'il explore, un sens qui est un événement en soi. L'exil est un événement de l'histoire, hors de l'histoire. L'essai des exilés est la fenêtre de cet événement majeur du XX^e siècle.

L'essai, genre privilégié des exilés espagnols

Il convient de s'interroger sur les raisons qui ont conduit les exilés à privilégier ce genre bâtard qu'est l'essai. Car l'image courante qu'on a de l'exilé républicain espagnol n'est pas celle de l'essayiste. Sur le plan artistique, et mises à part quelques figures tutélaires comme Buñuel pour le cinéma, ou Picasso pour la peinture, l'exil espagnol est perçu comme un exil éminemment poétique : Machado, Cernuda, Alberti, Prados, León Felipe... Il est vrai que même chez les exilés de la génération ultérieure, Tomás Segovia et Ramón Xirau, la poésie occupe une place prépondérante. C'est un constat en quelque sorte réconfortant qui renforce l'image de l'Espagne comme pays de poètes et de peintres. Pourtant, en raison de la force émotive et, surtout, éthique, de la figure d'Antonio Machado, une certaine mythification, de sa mort en particulier, a occulté l'importance des autres poètes de l'exil. Mais une certaine continuité dans l'histoire de la littérature espagnole a pu être préservée grâce à la notion de «génération de 1927» et aux

7. Miguel de Unamuno, *Tres ensayos (¿Adentro ! La ideocracia. La fe)*, Madrid, Rodríguez Sierra, 1900. *Id.*, «Soledad», agosto 1905, dans *Soledad*, Madrid, Espasa-Calpe, coll. «Austral», 1974, p. 31-50.

idées associées à cette notion, et cela malgré la scission, suite à la Guerre civile, du groupe connu sous ce nom (la plupart de ses membres étant partis vers l'exil alors que quelques autres étaient restés en Espagne). Ce phénomène a ainsi gommé en partie la diversité et le poids de la prose qui, sous forme de roman ou d'essai, fut cultivée par les exilés.

Quoi qu'il en soit, et selon mes calculs, c'est un total de trente-sept exilés qui se sont adonnés à l'essai. Trente-sept écrivains : des philosophes et essayistes «à temps plein», des romanciers et des poètes qui se sont livrés, à l'occasion, à l'activité d'essayiste, ou qui se sont même laissés emporter par l'essai au détriment d'autres vocations⁹. Or, si l'on dresse la liste des essayistes espagnols du XX^e siècle, on constate que ces trente-sept essayistes exilés représentent à peu près la moitié du nombre total des essayistes espagnols ! On relève, en outre, plusieurs générations d'exilés parmi les essayistes : ceux qui, en 1939, étaient des personnes d'âge mûr ou des vieillards, comme Zulueta, Pittaluga, ou Machado qui meurt quelques mois à peine après la fin de la Guerre civile, ceux qui, plus ou moins célèbres, étaient de jeunes adultes qui avaient commencé une carrière littéraire ou philosophique, comme Américo Castro, Francisco Ayala, María Zambrano, et enfin, ceux qui accompagnaient leurs parents au moment de la diaspora et se sont intégrés d'une manière ou d'une autre dans leur pays d'accueil : Jorge Semprún, en France, Tomás Segovia, au Mexique. En ce sens, l'essai lié à l'exil n'apparaît donc pas du tout comme un épiphénomène qui ne toucherait qu'une partie d'une génération. L'histoire de l'essai, de la philosophie et, en général, de la culture espagnole doit intégrer ces données et être réécrite.

Certes, circonscrire l'ensemble des essayistes exilés n'est pas chose facile. Jusqu'à quel point des hommes comme Ortega y Gasset ou Gómez de la Serna, Pérez de Ayala ou Vela, sont-ils des essayistes exilés, malgré leur rapide retour en Espagne pendant le franquisme ou malgré leur allégeance, relative ou totale, sincère ou simulé, au régime en place ? Faut-il vivre l'exil comme un exil pour devenir un exilé ? Suffit-il de quitter le pays natal, pour se sentir soi-même exilé ? Un philosophe et essayiste comme José Gaos, qui propose le terme de «*transterrado*» pour désigner celui qui a été transféré, «rempoté» – si l'on peut dire – d'une terre à une autre terre similaire à celle du pays natal, peut-il être considéré comme un exilé, lui qui a pris la nationalité mexicaine¹⁰ ? Quitte-t-on la condition d'exilé par simple naturalisation ? Un romancier et essayiste bilingue, comme Jorge Semprún, se perçoit-il comme un exilé ou comme un rescapé de l'enfer concentrationnaire ? Il semble que l'exil imbibe totalement la vie et l'œuvre des intellectuels qui ont dû sillonner le monde, et qui n'ont pas eu de point de chute dans leur errance permanente : Ayala, Zambrano, Bergamín, Ferrater Mora, García Bacca, pour ne donner que quelques exemples majeurs. Mais l'exil s'insinue aussi chez ceux

9. Voir en annexe une liste d'essayistes de l'exil.

10. José Gaos, «El pensamiento hispanoamericano. Notas para una interpretación histórico-filosófica», *Cuadernos Americanos*, n° 4, 1942 ; *id.*, *Las ideas y las letras (antología)*, México, UNAM, 1995 ; *id.*, «Los transterrados de la filosofía en México», *Filosofía y Letras*, n° 36, México, UNAM, 1947 ; *id.* «Confesiones de un transterrado». *Cooperación de amigos de la Institución Libre de*

qui vivent ou « habitent » l'exil – comme Tomás Segovia – même s'ils ne se considèrent pas comme des exilés, mais tout simplement comme des enfants de l'exil.

La manière dont la critique doit et devra inscrire l'exil dans l'histoire globale espagnole, notamment dans son histoire politique, est un enjeu intellectuel majeur. Faut-il trouver les racines de la démocratie espagnole dans une sorte de libéralisme, plutôt mou, une « résistance silencieuse » au franquisme comme trait caractéristique d'une certaine intelligentsia, selon la thèse de Jordi Gracia ? Ou faut-il revendiquer un libéralisme beaucoup plus politique qu'éthique, éminemment antitotalitaire, incarné par l'exil, selon le dernier livre de Mari Paz Balibrea¹¹ ? Cette dernière n'a-t-elle pas raison de dire que la thèse de Gracia conduit d'une certaine manière à l'oubli de l'exil, ou du moins à sa sous-estimation. Elle peut favoriser sa dévalorisation implicite ou, plutôt, un sentiment confus de gêne et d'indifférence. Selon Balibrea, les grandes figures de l'exil espagnol ayant été « panthéonisées » d'une manière individualisée, l'exil en tant que tel n'a pas été assimilé. Il n'a pas été réintégré en bloc à l'histoire espagnole, parce qu'il mettait à jour, implicitement, les héritages franquistes de la nouvelle démocratie, son « possibilisme consensuel » et sa relativisation des valeurs cruciales de la Seconde République. Reste à savoir si l'exil peut être conçu comme un ensemble politique suffisamment homogène et s'il peut être appréhendé comme un phénomène culturel et politique complètement à part de l'histoire espagnole. C'est là que se situe la difficulté des thèses prônées par Balibrea : à force de voir l'exil comme une entité homogène et à part, elle gomme sa richesse interne et ses liens multiples avec l'histoire culturelle de l'Espagne. Si bien que son idée d'une multiplicité de temps historiques, empruntée à des idées de Zambrano, est réduite, à son insu, à une seule ligne de modernisation « socialisante », proche d'un « communisme démocratique ».

Les traits spécifiques de l'essai espagnol de l'exil

Ce que l'on voudrait affirmer ici, en quelques mots, c'est que l'histoire de l'essai en Espagne, et au-delà, l'histoire de l'essai écrit par les exilés républicains espagnols, révèle un tissage subtil de fils multiples et différents. Jordi Gracia peut parfaitement brosser un portrait généalogique du libéralisme à l'intérieur de l'Espagne. Balibrea peut parfaitement de son côté chercher une généalogie « socialisante » du républicanisme. Mais ni l'une ni l'autre de ces généalogies n'est une généalogie culturelle et politique capable d'épuiser la richesse de l'essai en espagnol. Toute généalogie, aussi juste soit-elle, élude la richesse et simplifie la variété de chaque parcours.

Les essayistes exilés peuvent s'intéresser au rôle de l'intellectuel (Ayala), à l'amour et à la femme (Sender, Chacel, Pittaluga), à la globalisation planétaire et à l'histoire (Ferrater Mora, Ramón Xirau, Castro), à l'utopie (Imaz, Larrea), à l'art et à la poésie (Gaya, Zambrano), à la philosophie et à la science (Nicol, García

Bacca). Toutes ces thématiques reflètent des intérêts différents, des perspectives parfois divergentes. La mémoire de l'héritage républicain est très prégnante chez Bergamín ou chez Sender jusqu'aux années soixante-dix, mais elle est sublimée, en quelque sorte, ou distillée en élan utopique, chez Larrea et Imaz, et d'une certaine manière chez Zambrano. Cette mémoire républicaine est relativisée par Ayala à cause des impératifs des nouveaux temps historiques. Chez Gaya ou chez García Bacca, elle est ferme, mais sous une forme plus éthique que politique. Est-ce l'anti-franquisme qui les réunit ? Rien n'est moins sûr. N'est-ce pas, tout simplement, leur commun enracinement dans le terreau libéral et démocratique de la République, un terreau qui n'est pas exactement le même que celui de nos sociétés puisqu'il est imbibé de l'espoir d'un renouvellement profond de la condition humaine, d'un changement profond de la société. Les racines peuvent se rapprocher entre elles, mais pas forcément les tiges et les branches. L'anarchiste Sender, proche par moments du communisme, se rallie à l'antitotalitarisme et à l'anticommunisme de *Cuadernos del Congreso por la libertad de la Cultura*, ce qui n'est pas le cas de Bergamín, compagnon de route du communisme, plus tard du nationalisme radical basque. Ayala accepte pleinement la monarchie parlementaire, incarnée dans la Constitution de 1978, alors que Zambrano, sans accepter le maximalisme républicain de Bergamín, montre son pessimisme – moins vis-à-vis du régime en place, que du type de modernisation acceptée par l'Espagne démocratique, qui n'est pas si différente des autres pays européens. La diversité règne aussi chez les enfants de l'exil nés, pour la plupart, dans les années vingt. Le communiste Jorge Semprún devient anticommuniste et socio-libéral, et il accepte un poste de ministre au Gouvernement de Felipe González, alors que Tomás Segovia, à peu près du même âge, prend ses distances par rapport à l'anti-marxisme d'Octavio Paz, et devient un intellectuel très critique vis-à-vis de la globalisation néo-libérale. La démocratie espagnole n'a pas su accueillir en bloc l'exil républicain parce qu'il était divers et, parfois, contradictoire. Mais aussi parce qu'il était difficile d'assumer les valeurs et les principes éthiques et politiques de l'héritage de cet exil républicain, son côté intempestif, fort, coriace, mais pas forcément incarné par un personnage précis ou situé dans un moment historique déterminé.

On pourrait résumer l'histoire de l'essai espagnol à partir de 1936 en ayant recours à une image : la Guerre civile donna lieu à une explosion discursive, idéologique, une surenchère de grands récits axés sur l'espoir d'un nouvel homme. L'essai des exilés est comme le pollen qui s'envole, diffusé dans l'air par cette explosion, une nuée d'écrits qui gardent la mémoire de l'explosion, sans pouvoir s'enraciner à court terme dans le pays natal, même à moyen terme. L'essai « de l'intérieur » des années quarante et cinquante – qui est, ne l'oublions pas, un essai bâillonné, dépourvu de liberté, qui doit contourner constamment la censure franquiste et écrire entre les lignes – est la poussière qui s'entasse sur le sol, parfois un terreau nourricier, parfois une terre complètement stérile et anachronique. À partir des années soixante, une nouvelle génération d'essayistes « de l'intérieur », voit le jour (Rubert de Ventós, Trías, Vázquez Montalbán, Savater...)¹². Ce sont

11. Jordi Gracia, *La resistencia silenciosa*, Barcelona, Anagrama, 2004. Mari Paz Balibrea, *Tiempo de exilio*, Barcelona, Montesinos, 2007.

12. Quelques essais ont permis une rupture du paradigme de l'essai précédent : tout d'abord, Xavier

de nouvelles plantes qui poussent d'une terre renouvelée, moins nationale et plus internationale. Ces auteurs montrent une indifférence totale, ludique et libératrice, vis-à-vis des thèmes fondamentaux qui avaient préoccupé les essayistes de la génération antérieure, exilés ou de l'intérieur. La «génération de 98», le «problème de l'Espagne», notamment dans son lien avec le catholicisme, la figure emblématique d'Ortega y Gasset, la littérature et la civilisation de l'Espagne du Siècle d'Or cessent de les hanter. Naturellement, les exilés répondent à ces problèmes d'une manière différente, par rapport aux Espagnols de l'intérieur. Par exemple, les écrivains de 98 sont pour les premiers des guides éthiques et spirituels, alors que pour les autres ils sont un réservoir de valeurs nationales. Chez les exilés, le modèle du Siècle d'Or est celui auquel il faut tourner le dos, politiquement, tout en y puisant une inspiration créative. Pour les essayistes de l'intérieur, franquistes ou moins «*afectos*» (ralliés) au régime, le Siècle d'Or présente un modèle politique et religieux à imiter pour les uns, dont il convient de s'éloigner subtilement, pour les autres. La Contre-Réforme est objet d'analyse aussi bien de la part d'Aranguren, Espagnol de l'intérieur, que d'Ayala, exilé. Les résultats de ces analyses ne se recoupent pas, les cadres problématiques ne se recoupent pas complètement non plus. Néanmoins, l'arrière-plan critique est le même : c'est le «national-catholicisme» des années quarante et cinquante¹³.

L'histoire de «l'essayisme» républicain n'est finalement pas si dissociée ni si isolée de celle de l'intérieur. Il y a des passeurs culturels, comme Julián Marías, Aranguren, Pere Gimferrer, José Luis Cano et bien d'autres. Il y a des revues – *Insula*, *Papeles de Son Armadans* – qui commencent à publier, à la fin des années cinquante, quelques articles des exilés ; puis quelques éditeurs, comme *Taurus*, publient leurs livres. Il y a des débats intellectuels de part et d'autre de l'Océan Atlantique (Aranguren, Ayala, Zambrano, Sender)¹⁴. Un dialogue souterrain et

Rubert de Ventós, *El arte ensimismado*, Barcelona, Anagrama, 1997, [1^{re} ed. 1963. Aussi chez Península, 1993] et surtout le foisonnant et remarquable : *id.*, *Teoría de la sensibilidad*, Barcelona, Edicions 62, 1968 [traduction en espagnol : *Teoría de la sensibilidad*, Barcelona, Península, 1969 ; dernière édition 2007]. Le livre séduisant d'Eugenio Triás, *La filosofía y su sombra*, Barcelona, Seix-Barral, 1968. Un peu plus tard, le livre de Manuel Vázquez Montalbán, *Crónica sentimental de España*, Madrid, Lumen, 1970 [Mondadori 2003], très inventif, ironique et, par moments, amer, et ceux de Fernando Savater : *Apología del sofista*, Madrid, Taurus, 1973 et *Ensayo sobre Cioran*, Madrid, Taurus, 1974 [Espasa-Calpe, 1992], provocateurs et ludiques.

13. Voir Francisco Ayala, *Histrionismo y representación. Ejemplos y pretextos*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, coll. «Ensayos breves», 1944 ; *id.*, *Los políticos*, Buenos Aires, Editorial Depalma, 1944 ; José Luis Aranguren, *Catolicismo y protestantismo como formas de existencia*, Madrid, Revista de Occidente, 1952 [Alianza Editorial, 1980 aussi dans *Obras Completas*. Vol. 1, *Filosofía y religión*, Madrid, Trotta, 1994].
14. José Luis Aranguren, «La evolución espiritual de los intelectuales españoles en la emigración», *Cuadernos Hispanoamericanos*, n° 38, febrero de 1953 ; *id.*, *Crítica y meditación*, Madrid, Taurus, 1977. Repris dans *Obras Completas*. Vol. 6, *Estudios literarios y autobiográficos*, Madrid, Trotta, 1997. Julián Marías, «Hispanismo y españolismo», *Cuadernos Hispanoamericanos*, n° 63, marzo de 1955. Parmi les exilés, voir Francisco Ayala, «Para quién escribimos nosotros», *Cuadernos Americanos*, n° 43, enero-febrero 1949 ; «De la preocupación de España (Los puntos sobre las íes)», *Cuadernos del Congreso por la libertad de la cultura*, París, n° 49, 1961, p. 52-64 ; María Zambrano, «Carta sobre el exilio», *Cuadernos...*, n° 49, 1961, p. 65-70 ; Ramón J. Sender, «El puente imposible», *Cuadernos...*, n° 4, enero-febrero de 1954. Lire aussi sur ce débat Francisco Caudet, «Cultura y

presque clandestin s'établit dans la distance pendant les années cinquante. Un peu plus tard, l'absence de dialogue public est contrebalancée par le rapprochement physique de certains exilés qui rentrent définitivement en Espagne à la fin du franquisme (Bergamín, Chacel), ou qui y font des séjours sporadiques (Ayala, Aub).

Néanmoins, malgré ces efforts ponctuels et minoritaires, l'œuvre des essayistes va demeurer complètement ignorée des étudiants espagnols et du grand public, au moins jusqu'aux années 90. Trop lentement réédités, ces livres ne sont pas intégrés dans la culture des intellectuels nés dans les années quarante et cinquante, et on ne trouve par exemple, chez Savater, que quelques références élogieuses à Bergamín ou quelques interprétations pertinentes au sujet de la notion de sacré dans l'œuvre de Zambrano. La «réception», par les jeunes générations, des grandes figures de la philosophie européenne comme celle de Sartre, passe par le filtre d'universitaires qui, très souvent de filiation néo-scholastique, ignorent totalement ce qu'un Bergamín ou une Zambrano ont pu dire, dans les années d'après-guerre, de cette philosophie.

L'histoire des essayistes exilés condense l'histoire de l'exil. Elle montre combien il est difficile d'intégrer dans une histoire nationale une communauté intellectuelle bannie par un régime foncièrement anti-libérale et anti-démocratique.

Une fenêtre privilégiée de l'exil républicain espagnol

Une question subsiste : en quoi l'essai est-il une fenêtre privilégiée de l'exil républicain espagnol ? Autrement dit, quel est le lien entre l'essai et l'exil ? Pourquoi l'essai a-t-il une capacité inouïe à exprimer, à révéler, les labyrinthes de l'exil ?

Tout d'abord, *l'exil est une expérience*, quelque chose qui relève d'un vécu profond. L'exil n'est pas, ne peut pas être une catégorie, contrairement à ce qu'affirme l'éminent historien de l'exil et de la philosophie espagnole, José Luis Abellán¹⁵. L'exil est, certes, un ensemble de chiffres, une quantité non négligeable d'hommes, de femmes et d'enfants qui doivent quitter leur patrie, mais l'exil est surtout une réalité vécue par les exilés. Rien ne remplace cette expérience douloureuse. Chaque exilé vit cette expérience d'une manière différente. Le témoignage d'Ayala n'a pratiquement rien à voir avec celui de Zambrano, mais les contraintes, les difficultés d'installation ne sont pas très différentes¹⁶. On peut dire que le

- exilio», dans Francisco Caudet, *El exilio republicano de 1939*, Madrid, Cátedra, 2005 ; Manuel Aznar Soler, «“El puente imposible” : el lugar de Sender en la polémica sobre el exilio español de 1939», dans Fermín Gil Encabo et Juan Carlos Ara Torralba (ed. lit.), *El lugar de Sender : Actas del I Congreso sobre Ramón J. Sender (Huesca, 3-7 de abril de 1995)*, Madrid, 1997, p. 279-294.
15. José Luis Abellán, *El exilio como constante y como categoría*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2001, p. 48. Contrairement à Abellán, qui voit en José Gaos la figure emblématique de l'exil républicain espagnol, son «porte-parole» (p. 48), et qui conçoit la catégorie de «*transterrado*», lancée par Gaos, comme la plus pertinente pour l'exil, Adolfo Sánchez Vázquez, exilé installé au Mexique, considère que l'exil n'est pas un simple changement de territoire, mais la perte de la terre comme centre ou référence existentiel de l'homme : «*El destierro no es un simple trasplante de un hombre de una tierra a otra ; es no sólo la pérdida de la tierra propia, sino con ella la pérdida de la tierra como raíz o centro*», Adolfo Sánchez Vázquez, *A tiempo y destiempo*, México, FCE, 2003, p. 570.
16. Francisco Ayala, *Recuerdos y olvidos*, Madrid, Alianza Editorial, 2001 ; María Zambrano, *Delirio y*

trait saillant de l'exil espagnol, par rapport à d'autres exils du xx^e siècle, est la rupture brutale produite par la Guerre civile, vécue comme horizon fondamental du passé. Presque tous les exilés ont perdu dans la guerre au moins un proche : Sender a perdu sa femme, Juan Goytisolo sa mère, Francisco Ayala son père et l'un de ses frères. L'état de détresse de la mère et de la sœur de María Zambrano au moment où elle les rejoint à Paris, en 1944, marque à jamais le destin de la grande philosophe espagnole.

Malgré ses disparités, l'exil – si l'on accepte son caractère d'expérience radicalement – est très souvent une *exigence éthique*, amère et difficile à accepter (Segovia)¹⁷. L'exil est aussi une *solitude foncière*, partagée à des degrés divers avec d'autres exilés (songeons aux revues unipersonnelles de Bergamín, *El pasajero*, et de Max Aub, *Sala de Espera*). En troisième lieu, l'exil est une *errance dans le désert* (Zambrano)¹⁸ ; enfin, il représente une *mémoire intense* de la Seconde République, un peu moins de la Guerre civile, soumise à la tension d'un désir inavoué et presque impossible : le retour (Bergamín). C'est de l'exil comme expérience que découle l'attachement de l'essai républicain à deux questions philosophiques majeures : *le temps* et *le réel*.

Le temps de l'exil – maints textes d'exilés l'attestent – est une temporalité oppressive et, au même temps, libératrice. Elle s'étire d'une manière infinie, sans pouvoir connaître le moment de sa conclusion. Elle est un temps à l'état pur, octroyé à l'exilé comme s'il s'agissait d'une grâce étonnante. C'est cette ambiguïté de la temporalité de l'exil qui provoque différentes stratégies à l'intérieur de l'essai, immense laboratoire de cette « dégustation » du temps. La durée est, parfois, goûtée dans la délectation amoureuse du souvenir (Chacel)¹⁹ ; parfois, face à la linéarité du temps chronologique, la légèreté de l'instant éternel attire des essayistes comme Bergamín²⁰. Enfin, il se peut que le temps soit exploré au moment précis où il se dissocie du rêve, au moment du réveil, dans cette discontinuité qui permet la révélation de l'homme à soi-même, l'apprentissage qui est, par définition, l'expérience (Zambrano)²¹.

L'exilé habite d'une certaine manière l'irréel, ce monde dépourvu de famille, d'amis, de rues, d'odeurs, même du ciel de son pays... Il est sans repères, cherche un point d'ancrage, quelque chose qui soit un remède ou une consolation dans son cheminement permanent, ou une ligne de fuite vers d'autres horizons. *L'exilé, et plus particulièrement l'essayiste exilé, cherche le réel*²². Il peut s'acheminer vers la

destino. (Los veinte años de una española), Madrid, Mondadori, 1989, traduction française : *Délire et destin*, Paris, Des femmes, 1988.

17. Tomás Segovia, « Anagnórisis », « Y ahora mientras con tanta gravedad descendo del nuevo en tus oscuras aguas carcelarias, / exilio, agrío deber, te quemo tu mentira / con estos ojos que escaparon a tu imperio », *En los ojos del día. Antología poética*, Barcelona, Galaxia Gutenberg / Círculo de Lectores, 2003, p. 40.

18. María Zambrano, *Los bienaventurados*, Madrid, Siruela, 1990, p. 39-42.

19. Rosa Chacel, *Saturnal*, Barcelona, Seix Barral, 1972.

20. José Bergamín, *Lázaro, Don Juan y Segismundo*, Madrid, Taurus, Ser y Tiempo, 1959.

21. María Zambrano, *Los sueños y el tiempo*, Madrid, Siruela, 1998 [1992]. Traduction française : *Les rêves et le temps*, Paris, José Corti, 2003.

22. « La filosofía en el segundo sentido [asistemática, fragmentaria] donde el castellano puede... »

multiplicité sensorielle ou matérielle et identifier cet acheminement au travail du poète, et considérer le réel comme sacré (Zambrano). Il est sensible à la coalescence du réel avec la fantaisie, avec la *novelería* (Bergamín et Zambrano)²³. Il s'intéresse aussi au réalisme espagnol, au romancier Galdós et au peintre Vélasquez (Gaya, Zambrano, Forner)²⁴.

Mais changeons de perspective. L'exil véhicule-t-il, d'une manière ou d'une autre, une expérience ? À l'origine, au moment fondateur de l'essai incarné par Montaigne, il y a l'expérience d'un moi, d'un moi qui se détourne de la scholastique, de la rhétorique, qui se sent exilé, en quelque sorte, des grands discours, des grandes propédeutiques dans l'art de parler et d'écrire de la tradition occidentale, qui cherche à l'intérieur des livres des Anciens d'autres clés de compréhension, d'autres points de repères. Le défi de l'essayiste, au xvi^e siècle, est de saisir un temps étrange où les hommes s'entretuent pour des questions de religion, où l'homme se sent excentré par rapport à l'univers, où Dieu commence à se retirer de l'ici-bas. Une époque où la culture nationale commence à n'être plus la seule référence, où même la culture occidentale se regarde dans le miroir étrange des cultures amérindiennes. Montaigne conserve, du côté maternel, l'héritage de ses ancêtres Sépharades, exilés ibériques installés à Bordeaux au début du xvi^e siècle, et c'est cette mémoire familiale composite qui lui permet, sans doute, de prendre du recul par rapport aux valeurs de la culture juive, française, voire occidentale²⁵.

Grâce à ces décentrages, l'essai est devenu dans la modernité un genre fragmentaire et traversé de multiples éléments. Il est foncièrement inachevé. Et c'est parce que les savoirs ne peuvent pas recouper entièrement l'illimitation du réel. Il y a toujours quelque chose qui est en trop. L'essai est la matrice d'un savoir interstitiel. Modernité et essai vont de pair. L'un et l'autre s'expliquent mutuellement.

Si la modernité est traversée par la fêlure de l'exil, de l'exil de l'homme par rapport au monde, et le xx^e siècle est le siècle des exils, il n'est pas surprenant que des philosophes comme Adorno aient souligné l'incomplétude de l'essai, fruit d'une impossible union entre la science et la littérature²⁶.

L'essai est une machine entretenue par plusieurs moteurs. Ces moteurs sont les différents genres et sous-genres dont il extrait sa vitalité et son dynamisme. Les

el idioma», *Cuadernos de la Universidad del Aire*, La Havane, 1949 ; José Ferrater Mora, *Razón y verdad y otros ensayos*, Séville, Espuela de Plata, 2007, p. 42.

23. José Bergamín, *Fronteras infernales de la poesía*, Madrid, Taurus, 1980 [1^{re} éd. 1959] ; María Zambrano, *La España de Galdós*, Barcelona, Círculo de Lectores, 1991 [Endymion, 1989, 1^{re} éd. Madrid, Taurus, 1960].

24. Ramón Gaya, *Vélasquez oiseau solitaire*, Paris, Quai Voltaire, 2009. María Zambrano, « Carta sobre el exilio », art. cit. ; Josep Carner, *Prosa d'exili*, Barcelona, Edicions 62, 1985.

25. Francis Jeanson, *Montaigne*, Paris, Seuil, 1951, p. 13 ; Sophie Jama, *L'histoire juive de Montaigne*, Paris, Flammarion, 2001. Ce fut Cecil Roth qui démontra cette origine dans « L'ascendance juive de Michel de Montaigne », *Revue des cours et conférences*, XXXIX, décembre-mars 1938, p. 176-182.

26. T.W. Adorno, « L'essai comme forme », dans *id.*, *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 1984 ; G. Lukács, « Uber Wesen und Form des Essays », dans *id.*, *Die Seele und die Formen*, Berlin, Luchterland Verlag, 1971, traduction française : *L'Âme et les formes*, Paris, Gallimard, 1974. L'analyse de cette discussion entre Adorno et Lukács se trouve dans Claire de Obaldia, *L'esprit de l'essai. De Montaigne à Borges*, Paris, Seuil, 2005, p. 153-189.

gloses, les sermons, les pamphlets, les mémoires et les autobiographies, les récits de voyages, le genre épistolaire, le journal... Tous ces genres ont acquis, assez souvent, leurs lettres de noblesse en devenant des essais. D'autres fois, c'est l'essayiste qui récupère ou phagocyte des genres métamorphosés, ensuite, à sa guise. María Zambrano a mis en lumière le genre constitué par les guides, manuels où l'auteur accompagne le lecteur vers un cheminement personnel : le *Guía des égarés*, *Méditations du Quichotte*, comme si la culture espagnole se fiait davantage aux cheminements de la vie, du cœur, qu'à la méthode d'une raison froide²⁷.

Cet éloignement du pays natal fait de l'essai des exilés un genre où disparaît pratiquement l'importance du paysage. Le récit de voyage, si important avant la Guerre civile – songeons à Ortega ou à Azorín – devient une rareté chez les exilés. Ce sont le moi et le monde, dans toute son immensité, qui l'emportent. Le voyage et le paysage sillonné par ce voyage s'évaporent au bénéfice d'un moi éclaté, pré-natal (Chacel), ou d'un moi vidé et avide d'une nouvelle présence (Zambrano), ou d'un moi lucide vis-à-vis des mirages du subjectivisme communiste, dans la vision autobiographique (Semprún)²⁸.

L'autofiction est un exercice bien singulier des biographies des exilés qui se cherchent ailleurs, chez un autre personnage ayant vécu l'exil : le Heine de Max Aub, le Blanco White de Juan Goytisolo²⁹, ou chez les compagnons d'exil. D'où l'importance du portrait littéraire, de la *semblanza*, puisque la préservation de la mémoire de l'ami disparu s'avère être un impératif éthique, lié à un destin collectif. *Memorias y olvidos*, d'Ayala, est un collage d'extraordinaires *semblanzas* d'amis exilés³⁰. *Cuerpos presentes* est un remarquable ensemble d'articles de Max Aub où l'on assiste à une revitalisation d'amis et de maîtres disparus, à une tentative fraternelle de transformation d'une veillée funèbre dans une réunion vivante d'anciens amis³¹. Les séries de *Gayescas* et de *Juanramonianas*, chez Tomás Segovia, sont les portraits aussi intenses et émouvants que perspicaces d'un ami peintre, Ramón Gaya, et d'un maître incontournable de la poésie espagnole : Juan Ramón Jiménez³².

L'essai est aussi une machine textuelle à plusieurs rouages : la citation, le lecteur, la digression, le lyrisme, les personnages, etc. On soulignera aussi, tant elle est adéquate à l'expérience de l'exil, l'importance de la digression, ce détournement du fil conducteur qui permet de reprendre ensuite le chemin principal du texte. Le subtil tissage de motifs de l'essai de Bergamín : *Lázaro*, *Don Juan y*

27. María Zambrano, *El pensamiento vivo de Séneca*, Buenos Aires, Losada, 1944, p. 54 ; *id.*, « La "Guía", forma del pensamiento », dans *id.*, *Hacia un saber sobre el alma*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 71-97 ; *id.*, « La Guía de Unamuno : Vida de Don Quijote y Sancho », dans *id.*, *Unamuno*, Barcelona, Debate, 2003, p. 107-127 ; *id.*, *Los bienaventurados*, *op. cit.*, p. 59-61.

28. Rosa Chacel, *Desde el amanecer*, Barcelona, Bruguera, 1981 ; *L'Adsum*, premier « chapitre » de *Délire et destin* de María Zambrano, *op. cit.* ; *Autobiografía de Federico Sánchez*, Barcelona, Planeta, 1977.

29. Max Aub, *Heine*, Segorbe, Fundación Max Aub, 2000 ; Juan Goytisolo, « Prólogo », dans *Obra inglesa de José María Blanco White*, Buenos Aires, Formentor, 1972.

30. Francisco Ayala, *Recuerdos y olvidos*, *op. cit.*

31. Max Aub, *Cuerpos presentes*, Segorbe, Fundación Max Aub, 2001.

32. Tomás Segovia, *Sobre exiliados*. México. El Colegio de México, 2007, p. 19-75 et 155-210.

Segismundo montre bien le côté musical des digressions³³. De même chez Gaya, où les points de suspension et les intuitions en incise construisent progressivement un cheminement visionnaire. Chez Chacel, la phrase avance et rebrousse chemin à la recherche d'un moment mystérieux, d'un aspect, aussi minuscule soit-il, non suffisamment élucidé. Pensons, enfin, au caractère digressif et divagateur, explicitement affiché par l'auteur, de l'essai le plus ambitieux de Tomás Segovia, *Poética y profética*³⁴.

La puissance d'irradiation de la poésie sur l'essai et sur d'autres genres en prose est une idée lancée par le poète Pedro Salinas qui s'avère très juste chez les essayistes exilés³⁵. Toute l'œuvre de María Zambrano est une manifestation magnifique de cette irradiation : de son chef d'œuvre, *L'Homme et le divin*, jusqu'à *Claros del bosque*, en passant par *El tiempo y los sueños*. Le voyage d'Orphée dans les Enfers est le voyage de l'exilé vers les sources arcanes de la poésie. Toute l'œuvre de Ramón Xirau, essayiste en espagnol et poète en catalan, est la preuve de cette irradiation réciproque où l'essayiste explique le poète et vice-versa³⁶. C'est le cas, bien entendu, de Tomás Segovia, chercheur infatigable du sens, de ce qui fait sens dans l'exil du langage : la poésie.

Grâce à sa capacité à envelopper le lecteur dans un nuage de problèmes, d'idées et de suggestions, grâce à sa volonté acharnée de chercher des chemins dans le désert de l'exil, l'essai est le meilleur ami de l'exilé, la fenêtre privilégiée qui donne de lui son meilleur portrait, mais aussi celle qui nous permet de regarder attentivement l'horizon du monde moderne, hanté par l'exil. Presque quarante ans après la fin de l'exil républicain espagnol, on peut dire que les lecteurs du XXI^e siècle sont toujours fascinés et interpellés par ces œuvres si riches, qui devraient figurer un jour sur la liste des meilleurs essais du monde contemporain.

33. José Bergamín, *Lázaro*, *Don Juan y Segismundo*, *op. cit.*

34. Tomás Segovia, *Poética y profética*, México, FCE, 1989 [1985], p. 12 et 20.

35. Pedro Salinas, « El signo de la literatura española del siglo XX », décembre 1940, *Literatura española. Siglo XX*, Madrid, Alianza Editorial, 1970, (1^{re} édition : 1941), p. 34-45.

36. Parmi les essais de R. Xirau, il faudrait lire *El péndulo y la espiral*, México, Universidad Veracruzana, 1959 ; et surtout, *Sentido de la presencia. Ensayos*, México, FCE, Tezontle, 1997 [1953]. Toute sa poésie a été publiée récemment, *Poesía completa*, edición bilingüe, México, FCE, 2008.

Liste des essayistes de l'exil républicain espagnol (ordre chronologique)

On ne distingue pas entre les essayistes qui ont cultivé ponctuellement la poésie ou d'autres activités et les artistes ou hommes politiques qui ont cultivé occasionnellement l'essai. À chaque entrée, nous donnons les activités, autres que l'essai, auxquelles ils se sont adonnés. Nous ne nous faisons pas non plus de distinctions entre les exilés qui sont partis en 1939 et ceux qui sont partis plus tardivement, ni entre ceux qui rentrent en Espagne pendant le franquisme et ceux qui ne rentrent pas ou rentrent après la mort de Franco. Sur cette liste, il y a des essayistes qui n'ont pas eu le temps d'écrire des essais pendant leur exil à cause de leur âge avancé.

Nés à partir de 1860

- Urales, Federico (nom véritable : Juan Montseny), (Reus, Tarragone, 1864 - Vergt, Dordogne, 1942). Militant anarchiste.
- Coromines, Pere (en espagnol : Pedro Corominas), (Barcelone, 1870 - Buenos-Aires 1939). Romancier, militant libertaire.
- Baroja, Pío (Saint-Sébastien, 1872 - Madrid, 1956). Romancier.
- Alomar, Gabriel (Palma de Mallorca, 1873 - Le Caire, 1941). Militant républicain.
- Lejárraga, María de la O (elle signe : María Martínez Sierra) (San Millán de la Cogolla, La Rioja, 1874 - Buenos Aires, 1974). Dramaturge, féministe, militante socialiste.
- Machado, Antonio (Séville, 1875 - Collioure, 1939). Poète.
- Pittaluga Fattorini, Gustavo (Florence, 1876 - La Havane, 1956). Médecin humaniste.
- Zulueta, Luis de ... (Barcelone, 1878 - New York, 1964). Pédagogue, homme politique socialiste.

Nés à partir de 1880

- Pérez de Ayala, Ramón, (Oviedo, Asturies, 1880 - Madrid, 1962). Romancier.
- Ortega y Gasset, José, (Madrid, 1883 - Madrid, 1955). Philosophe.
- Castro, Américo (Cantagallo, Brésil, 1885 - Lloret de Mar, Gérone, 1972). Historien.
- Araquistáin, Luis (Bárcena de Pie de Concha, Cantabrie, 1886 - Genève, Suisse, 1959). Militant socialiste.
- Gómez de la Serna, Ramón (Madrid, 1888 - Buenos-Aires, 1963). Romancier.
- Vela, Fernando (1888, Oviedo, Asturies - Llanes, Asturies), 1966). Essayiste.
- Espina, Antonio (Madrid, 1894 - Madrid, 1972). Romancier.
- Bergamín, José (Madrid, 1895 - Saint-Sébastien, 1983). Poète.
- Larrea, Juan (Bilbao, 1895 - Córdoba, Argentine, 1980). Poète.
- Xirau, Joaquín (Figueras, Gérone, 1895 - Mexico, 1946). Philosophe.
- Díaz Fernández, José (Aldea del Obispo, Salamanque, 1898 - Toulouse, 1941). Romancier.

- Chacel, Rosa (Valladolid, 1898 - Madrid, 1994). Romancière.
- Dieste, Rafael (Rianxo, La Corogne, 1899 - Saint-Jacques-de-Compostelle, 1981) Romancier, dramaturge.

Nés à partir de 1900

- Gaos, José (Gijón, Asturies, 1900 - Mexico, 1969). Philosophe.
- Arconada, César M. (Astudillo, Palencia, 1900 - Moscou, 1964). Romancier.
- Torre, Guillermo de... (Madrid, 1900 - Buenos Aires, 1971). Critique d'art.
- Imaz, Eugenio (Saint-Sébastien, 1900 - Veracruz, Mexique, 1951). Philosophe, traducteur.
- Sender, Ramón J. (Chalamera del Cinca, Huesca, 1901 - San Diego, Californie, 1982). Romancier.
- García Bacca, Juan David (Pampelune, Navarre, 1901 - Quito, Equateur, 1992). Philosophe.
- Zambrano, María (Vélez, Málaga, Andalousie, 1904 - Madrid, 1991). Philosophe.
- Ayala, Francisco (Grenade, 1906 -). Romancier, sociologue, politologue.
- Nicol, Eduardo (Barcelone, 1907 - Mexico, 1990). Philosophe.
- Sánchez Barbudo, Antonio (Madrid, 1910 - Palm Beach, Floride, 1995). Editeur, professeur d'Université, critique littéraire.
- Gaya, Ramón (Murcie, 1910 - Valence, 2005). Peintre, poète.
- Ferrater Mora, José (Barcelone, 1912 - Barcelone, 1991). Philosophe, romancier.
- Sánchez Vázquez, Adolfo (Algésiras, Andalousie, 1915 -). Philosophe, critique d'art.

Nés à partir de 1920

- Semprún, Jorge (Madrid, 1923). Homme politique communiste, puis socialiste. Romancier.
- Xirau, Ramón (Barcelone, 1924). Philosophe, poète.
- García Calvo, Agustín (Zamora, Castille, 1926). Philologue, philosophe, traducteur.
- Segovia, Tomás (Valence, 1927). Poète, narrateur, traducteur.
- Goytisolo, Juan (Barcelone, 1931). Romancier.